

CEES NOOTEBOOM

"Le magnétisme des pierres", Florence Noiville, *Le Monde*, 8 septembre 2006

repris dans *Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires*, éd. Autrement, 2016

(Autres articles de Florence Noiville dans *Le Monde* sur Cees Nootboom :

- "[Cees Nootboom, un humaniste de la renaissance au siècle de l'IA](#)", 9 juin 2019, article sur [533. Le livre des jours](#)
- "[L'île intérieure de Cees Nootboom](#)", 18 décembre 2008, sur le livre [Pluie rouge](#)
- "[Jérôme Bosch à la loupe](#)", 3 août 2016 sur le livre [Un sombre pressentiment](#)
- "[Cees Nootboom, d'abord le mouvement](#)", 20 mars 2003
- "[Venise. Le lion, la ville et l'eau, de Cees Nootboom : un Amstellodamois vénitien dans l'âme](#)", 1^{er} novembre 2020, sur le livre [Venise. Le lion, la ville et l'eau](#))

À l'occasion de son dernier roman, "Perdu le paradis", l'écrivain nous a reçu chez lui, à Minorque. Depuis des années, avec son épouse photographe, il sillonne le monde, photographiant les tombes de grands écrivains.

Minorque, Baléares, août 2006. On s'attendait à trouver des hordes de touristes. Il y a surtout du vent et des pierres. Pierres blanches affleurant d'un sol ocre balayé par la tramontane. Pierres sèches des murets - des kilomètres de murets délimitant les champs et les protégeant des tempêtes. Pierres archaïques surgies d'une culture - dite "talayotique" - dont subsistent partout les énigmatiques vestiges : blocs cyclopéens, empilements de roches semblables à de grands cônes décapités... "*Cette île où tout est pierre*", Cees Nootboom en est tombé amoureux. "*C'était il y a quarante ans au moins*", dit-il dans un français parfait (il a décidé d'apprendre cette langue "*à fond*" le jour où, dans le métro parisien, il s'est trouvé incapable d'injurier l'idiot qui avait délibérément poinçonné tout son carnet de ticket).

Amoureux de Minorque, oui. Alors que, de George Sand à Miro ou à Robert Graves, nombre d'écrivains et d'artistes ont attaché leur nom à Majorque, sa voisine, le grand écrivain néerlandais a préféré cette terre plus "*secrète*" qu'il appelle tendrement "*mon île*".

Il en connaît la moindre crique, la moindre sentier rocailleux. Il l'arpente en tous sens à l'affût de "*ce qui n'a pas changé*". C'est le seul endroit au monde où, trois mois dans l'année, de juillet à septembre, il accepte de poser ses malles. De se sédentariser. Le reste du temps, il est comme le Hollandais volant, un mirage. Un jour à Amsterdam, dans son élégante demeure du Siècle d'or, au milieu de ses quinze mille ouvrages. Le lendemain au Japon, où il ne manquerait pour rien au monde le pèlerinage de Shikoku. A Tonga où, dit-il, les femmes sont "*aussi belles que Gauguin les a peintes*". À Londres pour "*une grande discussion philosophique*" avec A. S. Byatt. À Berlin, à Guadalajara, à Budapest, en octobre, pour l'anniversaire de la Révolution...

Insaisissable, l'homme au regard bleu ciel a fait sienne la devise du philosophe Ibn al-Arabi, "*l'origine de l'existence est le mouvement*". Un mouvement perpétuel qui lui permet non de se fuir mais, au contraire, d'être "*toujours aux côtés de (lui)-même*". Du boui-boui au palace, il connaît tous les hôtels de la planète. "*En additionnant tous les numéros de chambres de tous les hôtels où je suis passé dans ma vie, on obtiendrait sûrement un nombre cabalistique, un message codé sur ma destinée et ma nature*", plaisante-t-il dans *Hotel nomade*. Un éditeur lui a dit un jour : "*You are a fast moving target. It's very difficult to hit you*" ("*Vous êtes une cible qui bouge vite, particulièrement difficile à atteindre*"). Cees Nootboom en rit encore.

Il n'y a donc qu'à Minorque que ce "*jet writer*" s'immobilise - provisoirement. Avec sa femme, la photographe Simone Sassen, ils quittent Amsterdam chaque été et traversent l'Europe en voiture, chargés d'ordinateurs, archives, matériel photographique... Après une escale en France - cette année chez leur ami Alberto Manguel -, ils se posent enfin au bout du bout de l'île, à la pointe sud, du côté de Sant Lluis. Un endroit si parfaitement protégé qu'aucun taxi ne le trouve jamais.

Cees Nootboom vous accueille en français, s'adresse à sa femme en flamand, répond au téléphone en espagnol puis en allemand, termine une phrase en anglais et passe au latin pour évoquer les espèces - plantées de ses mains - du jardin qui fait sa fierté. Hibiscus, euphorbe, plantago... : "*Le jardin est une création personnelle*", dit-il en fixant la cime des arbres. *Il existe une photo de moi avec Hugo Claus : les palmiers nous arrivent au genou. Les Japonais disent qu'un jardin est le portrait d'une âme. La mienne doit être caillouteuse car il y en a beaucoup ici, comme dans ma poésie*", note Nootboom qui regrette que cette part importante de son œuvre ne soit pas traduite en français. "*J'ai remarqué qu'on aime les pierres ou qu'on ne les aime pas. Les Minorquins pensent qu'elles emmagasinent la chaleur et possèdent des dons secrets de guérison.*" Comme les poèmes ?

Cees Nootboom et Simone Sassen sont si sensibles à la beauté minérale qu'ils en ont fait un petit livre à quatre mains. Chaque galet poli ou veiné immortalisé par sa femme a été "enveloppé" par Nootboom d'un poème léger comme un papier de soie. Résultat : un élégant petit opus, *Piedras*, hélas accessible, pour l'instant, aux seuls hispanophones¹.

Et comme la conversation continue de rouler sur les pierres, on en arrive forcément à d'autres pierres, tombales celles-là. Cees Nootboom disparaît un instant et revient avec des épreuves de *Tumbas*, un très original ouvrage à paraître chez son éditeur allemand Suhrkamp. Il s'agit de la grande œuvre qu'ils préparent tous les deux depuis longtemps : une sorte de gigantesque cimetière visuel de la littérature mondiale. Pendant des années, Cees Nootboom et Simone Sassen ont

¹ Circulo de Bellas Artes, www.circulobellasartes.com.

silloné le monde, appareil photo en bandoulière et stylo à la main, pour mettre une image et un texte sur les sépultures des plus grands écrivains.

Nooteboom tourne lentement les pages. On s'avance avec lui dans le silence des pierres. Encore une forme de voyage. Il y a la tombe de Brodsky, sur l'île de San Michele à Venise : une simple croix sur laquelle ses admirateurs ont déposé une ribambelle de petits cailloux minutieusement alignés. Brecht à Berlin : un monolithe comme un menhir devant un mur de briques barré d'un nom sec, sans commentaire. Benjamin à Port Bou : un cairn pour montrer la route, là où la voie hésite entre les chemins de la culture et ceux de la barbarie. Cortazar à Montparnasse : un bric-à-brac de poèmes, fleurs, gants, bougies, "avec même, ce jour-là, une bouteille d'absinthe". Canetti et son immense signature gravée dans le roc. Claudel et cette étrange inscription : "Ici reposent les restes et la semence de Paul Claudel". Oscar Wilde au Père-Lachaise - "il y avait des traces de baisers partout", se souvient Nooteboom. Antonio Machado dont le caveau est muni d'"une boîte aux lettres où ses admirateurs déposent des mots que nul ne lira jamais". La tombe de Stevenson à Samoa, "accessible seulement après une heure et demie de marche à travers la jungle dense". Et celle de Marcel Duchamp, avec cette épitaphe formidable : "C'est toujours les autres qui meurent"...

PERTE DE L'INNOCENCE

Toujours les autres qui meurent. Lui, paradoxalement, ne voudrait pour rien au monde "reposer" à Minorque. "Ici, on vous met dans un tas de pierres. Je n'aime pas cette idée." Et quand on lui demande le sens profond de son entreprise - pourquoi "collectionner" les dernières demeures des écrivains, pourquoi ces ultimes visites à des collègues d'outre-tombe ? -, Cees Nooteboom préfère répondre par une pirouette. "Il y a plus de 180 photos dans ce livre. On est allée au Japon, au Chili, à Rio... On a choisi des gens. Et inmanquablement on nous demandait : "Vous avez Pouchkine ? Vous avez Kleist ?..." A un moment, l'éditeur a dit : "Ça suffit". Et on s'est arrêtés." Après un moment, il ajoute, pensif : "Je me demande ce que ça fait de mourir dans des langues étrangères. Féminin, masculin ? Si "LA mort" ou si "DER Tod" venait me chercher, je ne sais pas ce que je préférerais."

Dans ses romans, Cees Nooteboom - c'est son charme - s'évertue à ce que rien ne pèse. Et surtout pas son style, aérien et gracieux. Pourtant, si l'on y regarde de près, il y plane partout le spectre de la mort - ou l'idée d'immortalité, ce qui revient au même. D'une façon qui ne devrait pas effrayer car toujours ancrée dans l'ironie et l'autodérision. "Dans *Le chevalier est mort*, j'inventais un personnage de jeune écrivain qui va dans une île terminer le manuscrit d'un écrivain qui s'est donné la mort alors qu'il était en train d'écrire un livre sur un jeune écrivain qui va dans une île pour écrire, etc." Dans *Rituels*, Nooteboom voulait faire "de sa propre fin un commencement". Dans le magnifique *Mokusei !* la séparation des amants était si cruelle qu'elle se donnait clairement comme un avatar de la mort. Et dans *Le Chant de l'être et du paraître*, c'est la fiction elle-même que l'auteur assimilait à la dévoration.

Perdu le Paradis n'échappe pas à cette fascination. Clin d'œil à John Milton, le livre, qui mène le lecteur d'Australie à la Mitteleuropa, raconte une forme particulière de deuil, la perte de l'innocence. Innocence de la culture aborigène, ce monde où "les ancêtres ont laissé leurs traces sous la forme de pierres (...) et de formations rocheuses qui permettraient aux générations suivantes de (...) remonter le cours de leur propre histoire". Innocence de l'héroïne qui apparaît à l'écrivain sous la forme d'un ange en Australie, avant de le retrouver, bien plus tard et par hasard, dans "le bourdonnement de l'Europe centrale". Innocence des amours impossibles car irrémédiablement fondées sur le malentendu...

Monde d'esprits, mondes enchantés, mondes du "rêvement", comme il les appelle : il passe dans ce roman toutes les passions de Cees Nooteboom, les grands mythes grecs, Zurbaran et Giotto, et la musique qu'il aime tant - depuis Bach jusqu'à Chostakovitch ou au Hongrois György Kurtag. "Vous ne connaissez pas Kurtag ? Je l'ai découvert il y a peu. Méditatif, intimiste. Magnifique. Je ne peux plus m'en passer désormais pour travailler..." De la pierre à la plume, il y passe aussi beaucoup d'anges, ces puissances métaphysiques - érotiques même - qui le troublent tant parce qu'elles nous "ravissent" à la scène terrestre. "Je fais des rêves de lévitation, confie Nooteboom, qu'on imagine assis sur un rocher de "son île", rêvant aux séraphins ou à Icare. Je ne suis pas nécessairement très haut mais j'ai perdu le poids de mon corps. Je m'élève au-dessus des murets de Minorque et je dis au lecteur : assieds-toi sur mon dos, on y va." Le voyage vaut la peine. Une petite escapade existentielle. On laisse derrière soi la pesanteur, le magnétisme des pierres, les stèles et les défunts, les âmes des morts qui jouent entre les tombes. Et, dit Nooteboom, "on voltige à côté du divin".

CEES NOOTEBOOM naît le 31 juillet 1993 à La Haye, aux Pays-Bas. Après une enfance difficile marquée par la guerre, la mort de son père et l'austérité des pensionnats religieux, il part découvrir l'Europe, le Surinam et le Japon. Ces voyages lui serviront de source d'inspiration pour ses nombreux écrits. Romancier, poète, essayiste, Cees Nooteboom a reçu les plus hautes distinctions aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

Œuvres citées

[Tumbas : tombes de poètes et de penseurs](#), essai littéraire, photographies Simone Sassen, trad. Annie Kroon, Actes Sud, 2009.

[Perdu le paradis](#), roman, trad. Philippe Noble, Actes Sud, 2006.

[Hôtel Nomade](#), roman, trad. Philippe Noble, Actes Sud, 2003.

[Le Chant de l'être et du paraître](#), roman, trad. Philippe Noble et Anne Wyvekens, Actes Sud, 1988.

[Mokusei ! Une histoire d'amour](#), nouvelles, trad. Philippe Noble, Actes Sud, 1987.

[Rituels](#), trad. Philippe Noble, Calmann-Lévy, 1985.

[Le chevalier est mort](#), trad. Louis Fessard, Denoël, 1967